FRC 4.30992
30992
Case
FRC
13133

SANS-QUARTIER,
INVALIDE,
A SANS-SOUCI,
A l'Armée de BUONAPARTE.

VIVE LA RÉPUBLIQUE, je viens de perdre une jambe à son service, & elle m'en a donné une autre de bois; ainsi tu vois, camarade, qu'à l'aide de mes béquilles je suis encore sur un bon pied. Et toi, brave *Sans-Souci*, es-tu dans le Nil, dans la Méditerranée, ou dans la Mer rouge? ton nom est-il inscrit sur la colonne des immortels morts en Egypte, ou te réserve-t-on pour une meilleure occasion?

On nous dit ici que ceux de nos camarades qui n'ont point encore été tués par ces coquins d'Arabes, ne font plus qu'une seule famille avec eux; que vous avez tous rempli vos poches des louis d'or envoyés aux Mammelucks par Louis XVIII, pour faire la contre-révolution; que chaque soldat a un âne qui traverse les sables & les mers ventre à terre; que vous êtes, il est vrai, sans farine & sans pain, mais que vous couchez sur des tas de bled, & que l'Institut a envoyé par le dernier courrier aux mathématiciens qui sont à la suite de votre armée, un secret pour moudre les grains sans moulin; que vous priez Mahomet comme des bienheureux; qu'on vous regarde comme les envoyés & les enfans du grand Prophête; qu'en un mot, les déserts de l'Arabie sont devenus pour vous un nouveau paradis terrestre; pourvu que vous n'alliez pas y mourir de la peste ou

odeur de sainteté ! heureusement que Buonaparte a fait provision de savans & de ballons, & qu'au moment où vous vous ressentirez de la contagion de l'air, vous pourrez prendre votre volée & dire adieu à vos adorateurs. Vous n'avez pas sans doute oublié que Londres est le rendez-vous général de l'armée dont vous êtes l'avant-garde. Vous n'avez pas pris la route la plus courte pour y arriver ; mais, comme on dit, tout chemin mène à Rome. Qui restera stupéfait ? c'est ce pauvre Nelson, qui croit avoir fait merveille en brûlant vos vaisseaux, comme si le Directoire & votre Général, n'avoient pas prévu ce mauvais tour. Quand vous voyagerez dans l'air, vous vous moquerez bien de l'artillerie de M. Pitt, autant en emporte le vent, & c'est bien alors qu'il jettera sa poudre aux moineaux. Que ne fait-on voyager ainsi tous les défenseurs de la république, j'aurois encore ma pauvre jambe ! Notre valeureux Humbert a bien fait son entrée dans la moderne Carthage, ainsi qu'il l'avoit promis, mais il étoit prisonnier & désarmé, comme tout ce qui a échappé de son armée à la fureur des Irlandois ; ces frères égarés nous prenant encore pour des forçats, ont reçu à coups de canon les Français qui venoient leur prêcher la liberté. Bien nous en a pris pourtant qu'ils ne fussent pas aussi bons patriotes que notre général qui ne faisoit point de prisonnier dans la Vendée ; Buonaparte auroit à ajouter de nouveaux noms à ceux qu'il a fait inscrire sur la fameuse colonne. Au reste, il ne manquera pas de morts à honorer, s'il veut les fêter tous ; car de leur aveu, voilà près de douze cents mille Français en cinq ans au temple de l'immortalité. Quel peuple en a jamais envoyé autant et en si peu de temps, sans compter ceux qui sont sur la route ? aussi sommes-nous la grande nation !... On prétend ici que Buonaparte pourroit d'avance inscrire

ſon nom & le vôtre parmi les martyrs de la liberté; mais ce ſont les anarchiſtes qui répandent ces calomnies. Ils ſoutiennent que les gouvernans vous ont ſacrifiés pour ſe défaire de notre héros, comme ils ſe ſont déjà défaits de la plupart des généraux, & tout récemment de Hoche & de Pichegru, & comme ils ſe déferont, pour encourager les autres, de tout général qui, s'étant fait un nom, ne ſaura pas ſe mettre à l'abri de leurs caprices. On dit encore que tous vos ſuccès & toutes vos richeſſes ſont des contes à dormir debout, & reſſemblent fort aux jongleries de ces capitans qui s'excuſoient ingénûment d'avoir perdu la moitié d'un homme, ou le petit doigt d'un ſoldat, quand le champ de bataille étoit jonché de morts. En tout cas, ſi tu en réchappes, garde-toi de revenir bleſſé. Il eſt bien humiliant de n'inſpirer que de la pitié à ceux pour qui l'on a prodigué ſon ſang.

Si tu ſavois comme ils m'ont reçu dans leurs bureaux, quand je ſuis venu bonnement leur demander la portion de terre qui me revient de ce fameux milliard qu'ils nous ont tant de fois promis! comme ils m'ont ri au nez!... mais au moins, leur ai je dit, il me revient une penſion? --- » A la paix, m'ont-ils ré» pondu d'un ton goguenard, on verra à vous inſ» crire avec les autres. » Croirois-tu que tous les milliards que leur ont valu les biens de la couronne, du clergé & des émigrés, que tous ces tréſors qui devoient pour jamais exempter la nation d'impôts, ſont dévorés. Tout l'argent qu'ils ſe ſont fait apporter en échange de leur papier de banqueroutier, les contributions que les pays conquis ont envoyées en échange des droits de l'homme, leurs biens nationaux, l'argenterie des égliſes & des particuliers, tout a diſparu. Et loin d'avoir acquitté la dette nationale, elle eſt, de leur aveu, vingt fois plus forte qu'en 89.

Auſſi ſe gardent-ils bien de quitter la place & de rendre leurs comptes. Le pauvre peuple eſt écraſé d'impoſitions ; mais il eſt ſi bon, qu'il ſe laiſſe comme un agneau tondre & même écorcher ſans oſer crier. Les barrières qu'il avoit brûlées en 89, au nom de la liberté, ſont rétablies aujourd'hui pour ſa plus grande liberté. Rien ne paſſe ſans payer. Il faut payer pour faire un quart de lieue dans des chemins impraticables, payer pour reſpirer l'air chez ſoi, payer pour y jouir de la lumière du jour, payer pour avoir droit d'y allumer du feu. Portes, fenêtres, cheminées, meubles, bois, tabac, viande, charbon, boiſsons, étoffes, comeſtibles, voie publique, tout eſt impoſé. Aux impôts indirects ſe joignent, les contributions perſonnelle, foncière, mobiliaire, patriotique, ſomptuaire... Tu crois peut-être que les mandataires du peuple ne livrent qu'avec répugnance la bourſe & le ſang de leurs commettans ? comme le chien de la fable, ils trouvent plus commode de partager avec les voleurs le dîner de leur maître, & l'harmonie entr'eux & le directoire eſt telle à cet égard, qu'ils lui évitent juſqu'à la peine de rien demander. Auſſi ceux-là ne ſeront-ils ni déportés, ni aſſimilés aux émigrés. Non contens de ce qu'ils volent chaque jour, ils viennent encore de doubler leur traitement, qu'ils ſe font payer non en chiffons de papier, comme ils en donnent aux créanciers & aux rentiers de l'état, mais en eſpèces ſonnantes. Ils prennent pour eux, l'or, les places & les palais, & nous laiſſent les bleſſures, les béquilles & la misère.

J'ai voulu, en homme libre, aller porter mes plaintes au directoire ſur tous ces abus ; mais on n'aperçoit ces gens-là que dans le lointain & au milieu des bayonnettes de leurs gardes du corps. Robeſpierre au moins avoit quelques amis, mais ceux-

là n'ont que des muets. Avançons, me fuis-je dit, ils ne ſont peut-être pas plus terribles que les Autrichiens. Un de leurs ſatellites me reçoit à coups de bourrade. Ne vouloit-il pas me faire arrêter comme aviliſeur, parce qu'embarraſſé de mes béquilles, j'ôtois trop lentement mon chapeau ? Crois-tu, lui ai-je répliqué, que tu parles à un ſoldat du *maximum* ? » Je me nomme *Sans-Quartier*, un des héros » de Lody. Sors avec moi ; ſi je n'ai qu'une jambe, » tu verras que je ne ſuis pas encore manchot ». -- » Citoyen, me dit ce blanc-bec, ma conſigne me » défend de quitter mon poſte ; ſi tu es bleſſé, vas » te faire panſer ; mais ici nous n'avons beſoin ni de » héros ni de béquilles ». J'allois lui cracher au muſeau & l'eſſuyer avec un ſoufflet, quand ſes camarades, qu'il avoit appelés à ſon ſecours, m'ont pouſſé à la porte en jetant au loin mes béquilles & mon chapeau. Morbleu ! *Sans-Quartier*, un héros ! ſe voir ainſi traité !..... Coquins, j'en aurai raiſon ; je vais me plaindre par écrit à vos maîtres de l'inſolence de leurs valets. Tu ſais comme je griffonne. Maudite tête ! ſi j'avois ſu profiter des leçons du magiſter de ma paroiſſe, je ſerois tout au moins ambaſſadeur ou général d'armée. Par bonheur, je me rappelle du charnier des innocens où l'on trouvoit jadis des hommes dociles qui, pour de l'argent, écrivoient tout ce qu'on leur dictoit. Je m'y traîne, & je trouve leurs échoppes fermées, & pour enſeigne, *Propriété nationale à vendre ou à louer.* Je demande ce qu'ils ſont devenus ; ils n'ont point changé de métier, me dit-on, les uns ſont déjà membres de l'inſtitut, les autres ſont encore écrivains publics, mais ils écrivent dans des journaux de par & pour le directoire, & leurs écrits ſont imprimés. Imprimés ! Eh mais c'eſt juſte. Nous avons conquis la Liberté de la Preſſe. Je l'avois oublié, elle nous coûte pourtant aſſez cher !

Je me rends chez un de ces publiciſtes, je lui conte mon aventure, & j'offre d'en ſigner le récit. Je le ſomme, au nom de la Liberté, de l'inſérer dans ſa feuille. La Liberté, me répond-il, ſeroit perdue, ſi un Français pouvoit écrire & penſer librement. Nos preſſes ſont ſous la ſurveillance de la police; & quand nous oſons penſer & imprimer ſans ſon autoriſation, elles reſtent un an ſous les ſcellés, & on nous laiſſe le choix d'aller ſous huit jours mourir de la peſte à Cayenne, ou d'être fuſillés dans le mois. Quoi! c'eſt là, m'écriai-je, la Liberté pour laquelle nous avons verſé tant de ſang! Que n'ai-je encore ma pauvre jambe! La colère me donne du courage, & je cours chez un député de mon pays qui paſſoit jadis pour un honnête homme; je le prie de me rédiger ma pétition. Je veux lui expliquer mon affaire. Mais le couard, prêt à tomber à la renverſe, s'écrie avec effroi: » moi attaquer la garde du directoire! » troubler l'harmonie qui règne entre les pouvoirs?... » Malheureux! vous voulez donc me voir déporté » ou fuſillé par ordre de mes collégues aux cris de » vive la République?

Je laiſſe ce lâche crier dans les accès de ſa fièvre convulſive, la garde du Directoire!... l'harmonie des pouvoirs!... Voyons-en d'autres, me ſuis je dit, l'épidémie ne les a peut-être pas tous gagnés. Je trouve les uns occupés à ſe faire adjuger quelqu'un de ces domaines qui devoient former notre milliard; les autres viſitent d'énormes magaſins de ſel ou de tabac, qu'ils ont accaparé avant d'en faire décréter l'impôt par leurs compères. Celui-ci revend un marché à une bande de fourniſſeurs; celui-là attend dans l'antichambre d'un commis de quelque miniſtre, qu'on lui ait rédigé ſon opinion. Quelques-uns avoient recommandé à leurs portiers de ne laiſſer entrer perſonne avec des armes offenſives, & je ſuis conſigné à cauſe

de mes béquilles. La plupart enfin examinoient des échantillons de souliers, d'habits, d'eau-de-vie ou de farine, dont ils s'étoient chargés de pourvoir l'armée. Ah ! mon cher *Sans-Souci*, je ne m'étonne plus si les vainqueurs de l'univers manquent de tout !... N'avez-vous pas honte, ai-je dit à ces vampires, de dévorer ainsi la substance du malheureux qui se fait tuer pour vous ? Ils cherchent à m'apaiser en me proposant un emploi ; ils m'offrent d'être *garnisaire* ; cette place, ajoutent-ils, n'exige aucun travail... Aucun travail ! *Sans-Quartier* veut gagner son argent & non le voler ! Me prenez-vous pour un Député ?.... Bref, ils m'envoyent chez une bonne femme, où, d'après mon billet, je devois être logé & nourri gratis jusqu'à ce qu'elle eut payé ses impositions. Mais ma pauvre hôtesse n'avoit qu'un méchant matelas de crin sur un mauvais lit de sangle. Elle m'offrit de me le céder & de partager avec moi des pommes de terre cuites depuis huit jours. » Bonne femme, lui » dis-je, gardez votre lit & vos patates ; j'ai souvent » couché sur la dure malgré moi, cette nuit ce sera » de grand cœur. Prenez de plus mon pain de mu- » nition ; j'ai jeûné plus d'une fois, jamais je ne » l'aurai fait pour une plus belle cause. Mais, repris- » je, puisque vous êtes si pauvre, quelle est la loi » qui vous a fait imposer si haut ? --- Leur volonté. » --- Mais n'avez-vous pas réclamé ? quelle raison » vous ont ils opposée ? --- Leur volonté. --- Ils m'a- » voient dit que vous aviez six mille francs de re- » venu. -- Je les avois & en bonnes terres, lorsqu'un » méchant fils, que j'aurois fait enfermer en tout » autre temps, disparut après m'avoir battue & vo- » lée. Je ne sais ce qu'il est devenu, ni ce qu'ils ont » fait ; mais un beau matin mon fermier est venu » m'annoncer qu'il venoit d'acheter mes biens à la » république, pour une année de leur revenu. J'ai

» voulu réclamer ; on m'a répondu que, pour ne » l'avoir pas fait en temps utile, je n'étois plus pro- » priétaire de mes propriétés ; que, faute d'avoir » justifié de la résidence de mon fils, la nation hé- » ritoit, en son nom & de mon vivant, des biens » qu'il ne devoit avoir qu'après ma mort ; que j'é- » tois trop heureuse, puisqu'il me restoit après ces » partages trois mille francs de revenu, qu'ils s'en- » gageoient à me payer, & pour preuve ils m'ont » inscrit sur un grand registre qu'ils appellent en » ricanant le livre des *impayables.* J'ai voulu leur » abandonner cette rente pour qu'ils me tiennent » quitte d'impositions, mais ils me donnent des » chiffons de papier & veulent de l'or ». Quoi ! me suis-je écrié, hériter de personnes vivantes, au nom de gens qui sont peut-être morts ! se faire payer de créanciers auxquels on fait banqueroute !..... *Sans-Quartier* ne sera point complice d'un tel brigandage ; & aussitôt je rapporte ma commission à mon Député qui me demande, en souriant de ma colère, si je ne serois pas de la faction des honnêtes-zens & des messieurs de l'humanité. J'ai répondu que *Sans-Quartier* n'étoit d'aucune faction, & n'appartiendroit jamais à celle des brigands.

» Eh bien, si tu es à la hauteur, nous te ferons » nommer juge d'une commission militaire. -- Moi » juger ! à peine si je sais lire. --- Tu seras juge, » mais tu ne jugeras point ; tu n'auras qu'un mot à » prononcer : *la mort.* Est-ce difficile à retenir ? » -- J'entends, vous voulez faire de moi un Juge » révolutionnaire. --- Nullement ; ceux-ci avoient le » pouvoir d'absoudre, toi tu ne pourras que con- » damner. Nous t'enverrons des ci-devant Français » dont nous avons prononcé la mort par acclama- » tion & d'enthousiasme, les uns parce qu'ils nous » ont fui, les autres parce qu'ils ne nous ont pas

» fui ; on leur demandera leurs noms, & de ſuite » tu les feras expédier : voilà ta miſſion. -- C'eſt » celle d'un bourreau ; *Sans-Quartier* ſait ſe battre » & non pas aſſaſſiner. --- Tes camarades qui com- » poſent ces commiſſions ſont donc des aſſaſſins ? » --- *Sans-Quartier* n'avoue pour camarades que » ceux qui combattent leur ennemi les armes à la » main, & non les lâches qui après la victoire égor- » gent les priſonniers, achèvent les bleſsés & dé- » pouillent les morts. --- Que veux-tu que l'on faſse » de toi, à préſent que tu es bleſsé ? -- Si je ne » puis vivre ici qu'en perdant l'honneur, renvoyez- » moi à l'armée ; & qu'avant de perdre mon autre » jambe, j'apprenne au moins à mes camarades le » ſort que vous réſervez à ceux que vos ennemis ne » tuent pas tout-à-fait ».

Ils ſe ſont bien gardés de me prendre au mot ; ils m'ont fait obtenir un poſte aux barrières : ainſi, tu vois que j'ai là une grande place, ſi elle n'eſt pas honorable. Je voulois d'abord faire le difficile ; un héros rançonner les paſſans ! mais ils m'ont fait entendre que la condition de mes frères d'armes n'étoit guère meilleure, qu'il vaut autant fouiller d'aimables françaiſes que des Italiens & des Arabes. Quant à nos élégantes, la viſite eſt bientôt faite ; leurs vêtemens ſont ſi légers, ſi tranſparens, qu'il ſuffit d'un coup-d'œil pour s'aſſurer qu'elles ne paſſent point de contrebande, & que tout ce qu'elles portent eſt vraiment national. Au moins ne ſe fait on point de mauvaiſe affaire avec elles ; que n'en eſt-il de même de tous les voyageurs ! Il y a deux jours, un de mes camarades va au-devant d'un citoyen aſſez mal monté, pour le faire payer. C'étoit un Député. » Ouvre » vîte la barrière, lui dis-je, les ânes doivent paſſer li- » brement. » Mon Député ne prit-il pas l'apoſtrophe pour lui ! Je l'avois, diſoit-il, inſulté dans la per-

sonne de son cheval. Il me fallut protester que j'avois un égal respect pour lui & sa monture. Je sais trop que si nos Représentans sont d'une douceur angélique lorsqu'on leur enlève leurs collégues pour les traîner à la déportation ou à l'échafaud, ils jettent feu & flamme & menacent de tout renverser, si l'on attaque leur costume, ou que l'on crotte leurs manteaux. Je me souviens d'un certain message au Directoire. Ces gaillards-là craignent plus les taches de boue que les taches de sang. Heureusement que tout le peuple qui s'étoit amassé prit mon parti, & jura à cet énergumène que son cheval ressembloit à un âne comme il ressembloit à un Député. Il suffisoit au reste qu'il fut Représentant, pour que chacun me donnât raison; car tu ne te figures pas à quel point ils sont méprisés & abhorrés de tout le peuple. Il n'y a aujourd'hui contr'eux qu'une voix & qu'un cri.

Ce qui me fâche, c'est qu'on en veut par contrecoup aux militaires par lesquels ils règnent. Après avoir divisé toutes les classes du peuple, ils sont parvenus à éloigner le citoyen du soldat. Les uns voyent en nous les fabreurs du camp de Grenelle; les autres les mitrailleurs de Vendémiaire; ceux-ci les incendiaires qui, en brûlant les moissons en 93, ont causé la famine de 94; ceux-là les satellites des usurpateurs qui, pour perpétuer la révolution & la guerre, ont condamné sans jugement les Députés qui vouloient la justice & la paix. Le Directoire n'est pas fâché que le peuple maltraite de propos le militaire, parce qu'il a besoin de notre secours pour en imposer à la nation. C'est pour cela qu'il rejette sur des commissions *militaires* l'odieux des assassinats qu'il commande; & quand le peuple lui reprochera ces nouvelles boucheries, Merlin, dans une proclamation, nous traitera de monstres exécrables, comme il l'a fait à l'égard des révolutionnaires subalternes qui ont

exécuté ſes loix ſur les ſuſpects & ſur les mis hors la loi. Heureuſement les honnêtes gens nous rendent juſtice ; ils ſavent bien que nous ſommes unis de cœur & d'intention avec le peuple ; que nous haïſſons autant que lui la tyrannie. Si notre ſort étoit ſi doux, verroit-on de toutes les parties de la France les ſoldats de la liberté traînés pieds & poings liés à l'armée ? mettroit-on ſur la liſte des émigrés, & priveroit-on de leurs biens les jeunes gens qui refuſent de s'y rendre ? Le Peuple ſe plaint avec raiſon que les Conventionnels, pour perpétuer leur tyrannie, épuiſent la France d'hommes & d'argent, ſe mettent au-deſſus des lois qu'ils ont faites, font égorger notre plus belle jeuneſſe, & ne veulent laiſſer en France que des invalides, des vieillards, des femmes & des enfans. Mais ceux qu'ils ſacrifient ainſi ne ſont-ils pas ſoldats ? Au lieu de nous accuſer les uns les autres, nous ferions bien mieux de nous entendre. Le militaire peut-il ceſſer de faire partie du peuple ? il en eſt la portion la plus malheureuſe & la plus à plaindre. Ouï ſans doute nous ſommes bien à plaindre, & tous les jours je regrette de n'avoir pas été tué au champ d'honneur, ou de n'être pas à côté de *Sans-Souci*, dans les déſerts de la Syrie. Les Arabes de vos pays ſont plus traitables que les nôtres : leurs eſclaves ſont plus libres que les héros de la grande nation. Etoit-ce là ce qu'on nous avoit promis ? Je verſe des larmes de rage, quand je lis dans cette conſtitution que chacun des gouvernans devoit obſerver comme le dernier des citoyens :

» Ceux qui ſollicitent, expédient, ſignent, exé-
» cutent ou font exécuter des actes arbitraires, ſont
» coupables & doivent être punis.

» En matière criminelle, nulle perſonne ne peut
» être jugée que ſur une accuſation admiſe par
» jurés.

» Les fonctions judiciaires ne peuvent être exer-
» cées ni par le corps législatif, ni par le pouvoir
» exécutif.

» La garantie sociale ne peut exister, si la division
» des pouvoirs n'est pas établie.

» L'Armée se forme par enrôlement *volontaire*.

» La Liberté de la Presse ne peut être interdite,
» suspendue ni limitée.

» Nul ne peut être empêché d'exercer le culte
» qu'il a choisi.

» Les membres du Corps législatif ne peuvent être
» recherchés, accusés ni jugés en *aucun temps*, pour
» ce qu'ils auront dit ou écrit dans l'exercice de leurs
» fonctions.

» Aucun des pouvoirs institués par la constitution,
» n'a le droit de la changer dans son ensemble ni
» dans ses parties ».

Voilà les bases du pacte social que le Peuple & l'Armée ont juré de maintenir, & pour lequel nous versons tous les jours notre sang. Et ces principes paroissent aujourd'hui autant de blasphêmes contre ceux qui avoient juré de se soumettre aux lois, lorsqu'on leur en confia le dépôt & l'exécution.....

La République est comme une belle statue; il faut la regarder au-dehors & non pas en dedans. Donne-moi donc de tes nouvelles, brave *Sans-Souci*; annonce-moi quelque victoire, & que je puisse encore crier VIVE LA RÉPUBLIQUE.